

FRANÇOIS CHENET

LA
PHILOSOPHIE
INDIENNE

La contribution d'un continent à la vie de l'esprit

ARMAND COLIN

Illustration de couverture : Shutterstock © Antalogiya

Le pictogramme qui figure ci-contre mérite une explication. Son objet est d'alerter le lecteur sur la menace que représente pour l'avenir de l'écrit, particulièrement dans le domaine de l'édition technique et universitaire, le développement massif du photocopillage.

Le Code de la propriété intellectuelle du 1^{er} juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or, cette pratique

s'est généralisée dans les établissements

d'enseignement supérieur, provoquant une baisse brutale des achats de livres et de revues, au point que la possibilité même pour

les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée.

Nous rappelons donc que toute reproduction, partielle ou totale, de la présente publication est interdite sans autorisation de l'auteur, de son éditeur ou du

Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris).



© Armand Colin, 2019, nouvelle présentation

© Armand Colin, 1998

Armand Colin est une marque de

Dunod Éditeur, 11 rue Paul Bert, 92240 Malakoff

ISBN 978-2-200-62703-4

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2^e et 3^e a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

INTRODUCTION

L'INDE N'A JAMAIS CESSÉ DE FASCINER L'OCCIDENT

« L'Inde appartient à l'ancien Orient de notre âme », a déclaré Malraux. De fait, depuis que dans le sillage de l'expédition d'Alexandre sur les marches frontalières de l'Inde dans la région du Nord-Ouest (-327-325 av. J.-C, expédition qui marqua un tournant décisif) se sont noués des contacts interculturels et des échanges commerciaux réguliers (épices, denrées précieuses) entre les civilisations du Bassin méditerranéen et le sous-continent indien, l'Inde n'a cessé de fasciner l'Occident. Les voies ont été tôt ouvertes et très fréquentées entre l'Inde et les pays de l'Est méditerranéen, soit par terre, à travers l'Empire perse, soit par mer, selon deux itinéraires longeant au nord et au sud la péninsule arabe, golfe Persique ou mer Rouge, grand isthme syro-mésopotamien ou petit isthme égyptien ; mais les échanges culturels n'ont jamais eu, semble-t-il, l'intensité du commerce.

Longtemps l'imagerie de l'Inde merveilleuse a exercé une véritable fascination sur les esprits d'Occident, tandis que ses différences d'avec l'Occident voué au Logos ont toujours fait de l'Inde, et ce jusqu'aux modernes *hippies* des années soixante, une sorte de lieu mythique où se cristallisaient maintes aspirations secrètes et un certain ésotérisme mystique que le rationalisme occidental refoulait avec vigueur. Dès la période hellénistique, voici que l'Inde

et ses gymnosophistes en vinrent à supplanter l'Égypte et ses prêtres dans l'imaginaire occidental : l'Inde de devenir alors soit la patrie des origines baignant dans une luminosité sacrée, soit la sublime contrée du Divin immanent où s'est élaborée la tradition culturelle et spirituelle peut-être la plus riche, en tout cas la plus cohérente et la plus durable que le monde ait connue. Par exemple, on se mit à attribuer à Pythagore un voyage en Inde, devenue le mythique berceau de la philosophie ; Plotin s'engagea dans l'armée de Gordien III dans son expédition contre les Perses aux fins de « prendre une connaissance directe de la philosophie qui se pratique chez les Perses et de celle qui est en honneur chez les Indiens » (Porphyre, *Vie de Plotin*, 3, 13-21), etc.

Si au fil des siècles maintes relations de voyage rédigées par des voyageurs ou des marchands européens, qui se rendirent nombreux en Inde à partir du XVII^e siècle, poussés par un esprit aventureux autant que par l'appât de gains substantiels ou de fortunes rapidement bâties, si maints rapports de missionnaires, en particulier jésuites, jalonnant la découverte d'un monde exotique, ont livré des bribes d'information sur le monde indien, il fallut cependant attendre la colonisation britannique (pragmatiques, les Anglais comprennent qu'il leur faut s'instruire de la spécificité de la civilisation indienne pour pouvoir administrer efficacement le pays dont ils ont entrepris la conquête) pour qu'à la fin du XVIII^e siècle l'Occident accédât à une connaissance authentiquement scientifique et systématique de la civilisation indienne.

À partir de la fondation de l'*Asiatic Society* à Calcutta en 1784, en quelques décennies sont menés par une pléiade de savants de remarquables travaux d'édition et de traduction, travaux qui ne devaient plus cesser dans les langues européennes, et qui sollicitèrent l'attention de toute l'élite intellectuelle de l'Europe et notamment des philosophes : Hegel, aux yeux de qui l'Orient représente

une impasse de l'Esprit pour en être resté à une universalité abstraite, la substance infinie demeurant séparée du particulier et du fini ; Schelling, qui s'intéresse à l'Orient dans sa *Philosophie de la mythologie* ; Schopenhauer, dont le niveau d'information est remarquable pour l'époque, même si, projetant ses humeurs noires et son « pessimisme » sur les sagesse orientales, il favorisa une lecture « nihiliste » des sotériologies indiennes qui eut pour effet d'empêcher longtemps leur restitution fidèle, en quoi il commit un grave contresens qui en fourvoya plus d'un ; V. Cousin ; Nietzsche et son ami Paul Deussen ; Renouvier.

C'est ainsi qu'un siècle durant l'Inde devait constituer l'une des principales références pour l'autodéfinition de l'Occident, qui en fit, selon les tempéraments et les moments de la conjoncture culturelle, soit un miroir (à l'instar de V. Cousin, on voulut y retrouver les étapes du développement de notre philosophie, ou bien les mêmes grands types de doctrines), soit un repoussoir, avant que ne survînt un fatal « oubli » de l'Inde. Cette dernière s'effaça de la scène philosophique occidentale¹ lors même que les spiritualités de l'Inde (yoga, Védânta, bouddhisme) allaient exercer un attrait croissant en Occident.

Or, l'Occident, dans sa fascination pour des spiritualités orientales enveloppées d'un brouillard sémantique, ne s'est pas avisé que ces dernières, si elles sont bien d'inspiration sotériologique, ne s'adosent pas moins à des doctrines précises, complexes, subtiles, qui leur procurent leur arrière-plan théorique. D'où une série de malentendus, de solécismes d'interprétation, voire de contresens, qu'une meilleure connaissance des philosophies de l'Inde eût permis de dissiper.

1. Voir R.-P. Droit, *L'Oubli de l'Inde. Une amnésie philosophique*, PUF, 1989.

LA VISÉE DE LA DÉLIVRANCE

Pour le philosophe comparatiste, les philosophies de l'Inde constituent assurément un domaine de recherche aussi riche que fascinant. Les philosophes occidentaux, pour la plupart, continuent de partager les allégations en forme de poncifs, héritées de Hegel, de Husserl et de Heidegger, selon lesquelles « la philosophie est née en Grèce, elle parla grec avant de parler latin, puis allemand », etc., de sorte qu'il n'y aurait pas de philosophie en Inde, mais seulement des religions, des systèmes de mythes et de rites fondés sur la croyance, ou bien des sagesse pratiques visant sinon le bonheur, du moins l'évitement de la souffrance. Ils ne soupçonnent guère les trésors spéculatifs que recèlent les doctrines métaphysiques et spirituelles qui sont nées sur la terre de l'Inde, et qu'elle a légués à la philosophie universelle.

Le sens commun occidental s'obstine certes, depuis deux siècles, à dénier à la pensée de l'Inde la qualification de « philosophie » et à ignorer la grande et merveilleuse aventure de la philosophie de l'Inde, demeurée trop longtemps et injustement méconnue en France en raison d'un faisceau de facteurs divers tant idéologiques (l'ethnocentrisme européocentrique inhérent au Logos occidental, par exemple) qu'institutionnels. Il est pourtant maintenant acquis, depuis plusieurs décennies, que l'Inde a su faire droit aux exigences de la pensée rationnelle, qu'elle s'est bel et bien élevée au Logos, et qu'il y a bien de la « philosophie » dans l'Inde. Même s'il est vrai que l'Inde a mis le projet philosophique au service d'une fin différente, à savoir la visée de la délivrance (*moksha*).

Est-il besoin de rappeler que la production intellectuelle de l'Inde couvre plusieurs millénaires, que son abondance et sa subtilité sont sans égales dans l'histoire humaine connue ? L'Inde a fait preuve dans les différents domaines de la pensée philosophique,

esthétique, littéraire, ainsi que dans le domaine des modes d'organisation de la vie sociale et des diverses techniques de la civilisation matérielle, d'une originalité puissante, de sorte qu'il n'est pas une branche de la philosophie, de l'épistémologie ou un domaine des sciences humaines, telles que nous les concevons et telles qu'elles fleurissent de nos jours en Occident, qui puisse se dispenser d'étudier la manière dont l'Inde a abordé sa problématique. Les philosophies de l'Inde représentent sans nul doute une des réalisations majeures de l'esprit humain.

I

AUX SOURCES
DE LA PENSÉE
INDIENNE

1

LA RÉVÉLATION VÉDIQUE ET LES DÉBUTS DES SPÉCULATIONS

LE VÉDA OU LA SCIENCE SACRÉE

Tout commence dans l'Inde avec le ou les *Védas*, qui sont le plus ancien monument littéraire et religieux de la civilisation brahmanique considérée en son âge initial, puisque l'on n'a toujours pas réussi à déchiffrer les inscriptions sur sceaux de stéatite de la civilisation de l'Indus, qui précéda l'arrivée, par vagues successives (entre -1800 et -1000 av. J.-C), et la sédentarisation des peuples guerriers et pasteurs d'origine indo-européenne dans l'Inde du Nord-Ouest.

Le texte appelé le *Véda*, c'est-à-dire la Science sacrée ou le Savoir suprême, est formé de quatre recueils :

- le *Rig-veda* ou recueil des stances, qui contient plusieurs milliers d'hymnes adressés aux principaux dieux du panthéon védique (Indra, Varuna, etc.) ;

- le *Yajur-veda*, recueil des formules sacrificielles ; le *Sâma-veda*, collection des mélodies rituelles ;
- à ces trois recueils qui constituent la « Triple Science » (*trayî vidyâ*) s’ajoute l’*Atharva-veda*, légèrement postérieur, qui contient le savoir propre à une classe particulière de prêtres, les Atharvans.

La langue en est un sanskrit très archaïque, dont l’apparement aux autres langues de la famille indo-européenne a été établi, dès 1816, par le savant allemand F. Bopp, fondateur de la grammaire comparée, puis confirmé ensuite par la riche moisson des données livrées par la philologie et la mythologie comparées. La compilation de l’ensemble peut se placer entre -1500 et -1200 environ av. J.-C, pour les trois premiers recueils, et peut-être -900 av. J.-C. pour le dernier. Conçu essentiellement comme une Parole, le *Véda* fut mémorisé et transmis oralement pendant près de trois millénaires (il ne fut fixé par écrit qu’au *xiv^e* siècle de notre ère) ; il fut diversifié selon diverses traditions familiales de transmission et d’interprétation appelées « branches » (*çâkhâ*), de sorte que dès l’époque védique la doctrine fut ainsi portée par des écoles indépendantes.

La pensée indienne a voulu exprimer en permanence la Vérité, celle de l’Ordre du monde (*dharma*^{*1}) dès l’origine, ordre fondamental dont la « Loi éternelle » (*sanâtana dharma*) – expression par laquelle les Hindous désignent leurs croyances – se veut l’expression la plus adéquate. Cette Vérité, qui n’a jamais eu de commencement, coïncide dans l’Inde avec l’auto-révélation de l’Absolu en son épiphanie primordiale ayant affecté la forme d’une Parole incréée, le *Véda* précisément, qui s’est fait entendre à l’origine à des

1. Les termes suivis d’un astérisque sont développés dans le glossaire, p. 147.